

COURRIER

DE LA SAMBRE.



N° 208.

SAMEDI.

1^{er} SEPTEMBRE 1832.

ANGLETERRE.

LONDRES, 27 août. — Le *Court-Circular* annonce que le duc de Sussex a visité le roi samedi. Nous présumons que l'éloignement temporaire qui, à ce que nous croyons, est résulté entre les deux frères, du zèle ardent du noble duc pour la réforme, n'existe plus. Le duc est très-populaire, et chacun regrette qu'il eût cessé ses relations avec S. M. Sa visite au roi a produit une satisfaction générale.

On craint que d'ici à quelques mois S. A. R. le duc de Sussex ne soit obligé de se faire faire l'opération de la cataracte.

Du 28. — Il y a eu hier après midi au Foreign-Office, une conférence à laquelle ont assisté les ministres de Russie, d'Autriche, de Prusse et de France, ainsi que le vicomte Palmerston. M. Van de Weyer a aussi travaillé le même jour au bureau des affaires étrangères, pendant que la Conférence était assemblée.

— On parle d'une prochaine assemblée publique, qui sera présidée par le duc de Sussex, et aura pour objet de délibérer sur les affaires du Portugal.

— L'escadre sous les ordres de sir Pulteney Malcolm, a reçu l'ordre de se rallier à Torbay, dans la Manche.

— Le 25 de ce mois, 170 recrues pour l'armée de don Pedro, sont parties de Westminster, sous la conduite du colonel Man et du capitaine Davis, pour se rendre à leur destination. C'est le second transport qui a lieu pendant cette semaine. La plupart de ces recrues sont des gens de la campagne.

— La santé de sir Walter Scott dépérit de plus en plus, et on craint qu'avant peu de jours, il ne succombe à sa maladie.

— Selon les derniers rapports sanitaires de Dublin, en date du 23 de ce mois, le choléra y diminue d'intensité. La veille il n'y avait eu que 4 nouveaux cas, 3 décès et 4 guéris. Le lendemain il y a eu 5 nouveaux cas, 3 décès et 2 guéris. Parmi les décès on remarque celui du conseiller Anthony O'Connell, greffier de Kinsdale.

FRANCE.

PARIS, 28 août.

Le roi a pris le deuil hier, pour quatre jours, à l'occasion du décès de S. A. S. la margrave douairière Amélie-Frédérique de Bade, née landgrave de Hesse Darmstadt.

— M. le prince de Talleyrand a encore eu hier une audience du roi, non moins longue que la première.

— M. Ducrest de Villeneuve, qui devait commander l'expédition de l'Escaut, va prendre le commandement de la station du Brésil.

— Le prince de Castelcicala, fils de l'ambassadeur mort du choléra, à Paris, est nommé ambassadeur à Pétersbourg.

— M. Joubert, conseiller à la cour de cassation, vient d'être nommé commandant de la Légion-d'Honneur.

— La goëlette de guerre portugaise l'*Espérance* partant pavillon de dona Maria, est arrivée hier dimanche au Havre, venant de Terceira en 12 jours, apportant des dépêches. Elle ne donne aucune nouvelle; celles qu'on avait de Porto aux Açores n'allaient que jusqu'au 6 août.

— Il est mort dernièrement à Pont-à-Mousson un homme âgé de 107 ans, qui a joui jusqu'à son décès de toutes ses facultés intellectuelles.

— On s'entretient dans les cercles légitimistes d'un accident qui a failli coûter la vie à la duchesse de Berry. Marie-Caroline, qui trouve, comme il paraît, les chemins libres en la Vendée, a été jetée par son cheval dans un fossé, et s'est démis le bras dans cette chute. L'espèce d'oraison funèbre prononcée par un journal légitimiste sur l'aventureuse princesse, nous avait fait penser d'abord qu'elle était tout à fait perdue pour le parti.

— Des personnes bien informées assurent que l'ex-famille royale se dispose à quitter Holyrood. Le gouvernement anglais n'aurait pas vu avec plaisir l'abus que les Bourbons ont fait de l'hospitalité pour fomenter des troubles en France; et de là des insinuations qu'un roi, même déchu, ne s'expose pas deux fois à recevoir. Ce n'est pas vers l'Espagne que se dirige, dit-on, les royaux exilés. Ce climat convient peu à la duchesse d'Angoulême. Gratz en Styrie est le séjour qu'ils auraient choisi. La légitimité se mettrait sous la protection de la police autrichienne.

— On écrit du Havre, 24 août:

« M. le préfet de notre département vient de récompenser un beau trait de dévouement dont notre port a été le théâtre.

« Un jeune mousse de douze ans, Delaunay, voyant disparaître dans la mer trois enfants qui venaient de tomber d'un canot, n'hésita pas à s'y précipiter pour les soustraire à une mort certaine. Après les avoir saisis sous l'eau, il eut la force de les ramener à la surface et de les y soutenir pendant quelques minutes.

« Il aurait infailliblement péri avec eux sans l'arrivée de deux marins qui, enfin, leur portèrent du secours. Interrogé sur les motifs de son héroïque imprudence: « Je suis habile à la nage, et j'étais persuadé que je les sauverais, » répondit Delaunay.

« M. le préfet lui a fait remettre une gratification en récompense de son courage, et a demandé pour lui au ministre une médaille d'honneur. »

— On écrit de Nantes, 23 août:

« Nous avons annoncé que le réfractaire Raimbault avait été transporté blessé à Segré. On a trouvé sur lui une lettre lacérée dont on n'a pu réussir à déchiffrer que le passage suivant: « Monsieur, il est urgent de faire un mouvement avant le conseil de recrutement. La campagne va se découvrir; les autorités civiles et militaires vont nous traquer comme des bêtes. Nous sommes malheureux. Nous ne recevons plus d'argent de la masse. Veut-on nous abandonner? Nous ne recevons plus de pain que de bons paysans qui veulent bien nous en donner. »

— On écrit de Saint-Brieuc, 21 août:

« Les trois chouans qui ont assassiné près de Saint-Cast, le lieutenant et l'employé des douanes qui leur demandaient leurs passeports à deux heures du matin, ont été arrêtés près de Pontrieux. »

— Le waguemestre d'un des corps de l'armée vient de disparaître, emportant avec lui les fonds qu'il avait touchés à la poste pendant les neuf jours qui ont précédé sa désertion. Le ministre de la guerre a décidé que cette perte serait supportée par le chef de bataillon, le lieutenant-colonel et le colonel.

— La *Quotidienne* dit qu'Alger est très-sérieusement menacé. « Nous savons, dit-elle, de la manière la plus certaine, que les Arabes sont pourvus de nombreux moyens d'attaque, ils ont acheté en Angleterre une quantité considérable de poudre. Leur artillerie sera commandée par un officier supérieur de cette armée, qui a fait ses preuves dans la guerre que les Anglais ont soutenue en Espagne.

— Selon une lettre de commerce d'Oporto, du 18 août, cette place se trouvait alors investie par 24,000 hommes de troupes Miguélistes.

— Une lettre de notre correspondant d'Oporto dit que don Miguel a détaché un corps de ses meilleures troupes, au nombre de 5000 hommes pour aller renforcer celles qui se trouvaient dans les environs d'Oporto. Un tel renfort mettrait l'armée de don Miguel dans une attitude formidable d'attaque; mais on a toute confiance dans la fermeté des troupes de don Pedro; et la force des positions qu'elles occupent leur permet de résister avec avantage à toute entreprise contre Oporto. (C.)

— On écrit de New-York, 9 juillet:

« Je croyais partir avant-hier. Deux circonstances m'en ont empêché, et l'une d'elles est le grand nombre de fugitifs que la peur du choléra emporte. Les cochers d'eau et de terre sont remplis à étouffer. On voyage debout, sur les bâtimens à vapeur, la place n'étant pas suffisante pour s'asseoir. Jamais on n'a vu désertir une ville avec autant d'imprudence, et pour si peu de danger. Vous en jugerez par le bulletin qui suit:

| | | |
|------------|-------------|-----------|
| 7 juillet, | 45 malades, | 18 morts. |
| 8 » | 42 » | 10 » |
| 9 » | 80 » | 20 » |

« Cette mortalité a lieu dans une ville de 200 mille âmes. »

(Journal du Havre.)

AFFAIRE DES S^t-SIMONIENS. — (Voyez notre n° d'hier.)

Après que les divers témoins assignés à décharge par les prévenus ont passé l'un après l'autre devant la cour sans être entendus, faute par eux de vouloir prêter serment suivant l'usage,

Enfantin demande la parole. — J'ai besoin, dit-il, de signaler un fait qui vient de se passer dans la chambre du conseil. J'avais demandé pour conseil deux femmes; la cour s'y est opposée. La question qui va se débattre ici intéresse spécialement les femmes. Je ne réclame pas contre cette décision; je ne demande pas que vous reveniez contre cette décision, mais il est bon que tous ceux qui nous entendent sachent que dans une cause qui intéresse spécialement les femmes, on n'a pas voulu que deux femmes fussent les conseils de l'accusé. (Mouvement d'hilarité.)

M. le président. — Je n'ai rien à répondre; je ne dois compte à personne des mesures que je prends légalement dans l'exercice de mes fonctions.

M. Delapalme, avocat-général, soutient l'accusation d'outrage à la morale publique. Il est interrompu dans le cours de son réquisitoire par une voix de femme. celle de M^{lle} Cécile Fournel, qui s'écrie: Je proteste.

Après le ministère public, la parole est à M. *Olivier Rodrigues*, qui s'efforce de réhabiliter la mémoire de Saint-Simon, qui avait, dit-il, la prétention de descendre de Charlemagne; ensuite il repousse de tous ses efforts l'inculpation d'escroquerie, laissant à ses autres frères le soin de réfuter le ministère public sur la question d'outrage à la morale publique.

M. *Simon*, conseil M. Chevalier, est ensuite entendu; cet apôtre se livre à une longue discussion sur l'histoire de la famille de Saint-Simon.

Il est cinq heures et demie; M. *Simon* demande que M. le président veuille bien suspendre l'audience pour qu'il puisse se reposer et prendre quelques aliments.

L'audience est suspendue.

Pendant cette suspension, des groupes innombrables circulent autour du palais, dans l'espérance que les saint-simoniens sortiront pour dîner; mais les saint-simoniens ont cru devoir demeurer dans l'intérieur du Palais, où ils se sont fait apporter à manger. Nous remarquons que ce dîner est accompagné de quelques verres d'un bon vin et de plusieurs tasses de café qui sont partagées avec les dames assistant les apôtres.

A huit heures, l'audience est reprise, nous remarquons avec surprise qu'un assez grand nombre de femmes, jeunes et vieilles, se sont placées au ban des prévenus et mêlées aux rangs des membres de la famille saint-simonienne.

M. Simon a la parole; toutefois cet apôtre annonce que son père Enfantin lui ayant manifesté la volonté de prendre la parole sur la question d'outrage à la morale publique, il n'a rien à ajouter à ses premières observations.

La parole est alors à M. Chevalier, prévenu; ensuite à M. Lambert, conseil de toute la famille.

Ils sont entendus l'un et l'autre.

Duveyrier. — J'arrive, dit-il, un peu tard, cependant j'ai besoin que vous me prêtiez un instant d'attention. Depuis quatre mois je vis dans une retraite complète, car malgré le reproche d'immoralité adressé par M. l'avocat-général, je déclare que depuis quatre mois, je vis dans un célibat complet. (Mouvement.)

Oui, dit l'orateur, depuis quatre mois j'habite cette hauteur qui surplombe sur cette large vallée où git Paris comme un vil tas de pierres, où coulent des torrents de larmes, où des milliers de cris de prostituées se font entendre, où des misères de tous genres circulent à côté de l'opulence avilie... Et là j'ai médité long-temps et laborieusement.

L'orateur se livre ensuite à la discussion sur la doctrine. Arrivé à ce qu'il appelle la grande loi d'amour, le président l'interrompt, et lui dit qu'il est obligé de lui imposer silence, parce qu'il fait l'éloge de la polygamie, que la loi répute un crime.

Duveyrier. — M. le président, attendez ma conclusion pour juger...

M. le président. — La cour a entendu.

L'orateur poursuit sa dissertation, il parcourt la Chine, l'Afrique, le Congo, et revient à Paris, à l'Opéra, et finit sur ce point en s'éloignant, dit-il, du monde qu'il ne peut envisager qu'avec un sentiment de pitié et de dégoût. L'orateur termine en nous annonçant que le jugement de Dieu est commencé et que de grandes choses sur la terre vont s'accomplir...

M. Barault a la parole. — Cet apôtre se livre à une longue discussion sur l'immoralité du siècle. Au moment où M. Barault engage une discussion sur l'adultère et la prostitution, M. le président l'interrompt et dit :

La défense dégénère en scandale, l'audience est levée; à demain neuf heures.

M. Barault. C'est ainsi que se termine le concile.

L'audience est levée à minuit.

Autour du palais tout est calme.

Depuis huit heures du soir la foule s'est retirée, et le cortège saint-simonien s'éloigne entouré seulement des ombres de la nuit.

BELGIQUE.

BRUXELLES, 30 août.

Il y a trois jours que S. M. la Reine était à la promenade, son cheval s'est emporté; un villageois qui se trouvait sur la route de Grimberg, près de Vilvorde, conduisant sa charrette, eut l'idée heureuse de la placer en travers de la chaussée où le cheval de la Reine s'est aussitôt arrêté. S. M. n'a pas éprouvé le plus léger accident. Le villageois a reçu une gratification.

— M. le comte de Latour-Maubourg, ministre de France à Bruxelles, est de retour de son voyage d'Anvers; il est arrivé hier à midi.

— Un courrier du cabinet anglais a passé hier par cette ville, venant de Constantinople avec des dépêches pour Londres, où il est question des derniers revers de l'armée turque en Syrie.

— Le courrier qui a apporté la nouvelle de la bonne réception de M. le baron de Loë à la cour d'Autriche, est parti hier soir de cette ville pour retourner avec des dépêches à Vienne.

— La nuit dernière, à deux heures du matin, est arrivée une estafette apportant des dépêches adressées à l'ambassadeur de France.

— Le colonel d'artillerie Paixhans doit partir ce matin pour Namur.

— Nos 24 derniers millions sont adjugés depuis une huitaine de jours. Il ne paraît pas qu'ils l'aient été à des conditions beaucoup plus avantageuses que les premiers 24 millions. Seulement on est parvenu à force d'instances auprès de M. Rotschild à lui faire renoncer à certain art. 9 de son premier contrat qui portait qu'en cas de guerre il ne fournirait pas les fonds de l'emprunt.

— Les électeurs du district de Saint-Nicolas, convoqués pour le 28, à l'effet de procéder à l'élection d'un représentant par suite de la nomination de M. Ch. Vilain XIII comme ambassadeur auprès du St-Siège, ont réélu ce représentant.

CHOLÉRA.

Bruxelles. — Du 28 août, à 9 heures du matin, au 29 août, à la même heure, 35 nouveaux cas, 25 décès.

Molenbeek, 28. — 4 cas de choléra, 3 décès.

Etterbeek, 29. — 2 cas nouveaux, un décès.

Ixelles, 29. — 1 cas nouveau, 1 décès.

Saint-Josse-ten-Noode, 28. — 3 cas nouveaux, 2 décès.

Grimberghen, 28. — 1 cas nouveau, 1 décès.

Hal, 28. — 10 cas nouveaux, 7 décès.

Louvain, 28. — Ni cas nouveau, ni décès.

Gand, 28 août, à 7 heures du soir. — Depuis hier, 6 décès, 15 nouveaux cas, 24 en traitement, 19 convalescents, 4 guéris.

Termonde, 28. — 3 cas nouveaux, aucun décès.

Alost, 28. — 3 cas nouveaux, 3 décès.

Rupelmonde, 27. — 2 cas nouveaux, un décès.

Ninove, du 24 au 27. — 3 cas nouveaux, suivis de décès.

Bruges, du 26 au 28. — 10 cas nouveaux, un décès.

Ostende, du 26 au 28. — 8 cas nouveaux, 5 décès.

Anvers, du 28 au 29. — 7 nouveaux cas, 5 décès, 5 guéris.

Malines, 28. — 2 cas nouveaux, un décès.

Lierre, 27. — 3 cas nouveaux, un décès.

Mons, 28. — Un cas nouveau, aucun décès.

Ath, 28. — 2 cas nouveaux, aucun décès.

Tournay, 28. — 4 cas nouveaux, 7 décès.

— Hier, 29, l'épidémie s'est manifestée à Woluwe-St-Etienne, village sur la route de Louvain.

Hal, le 28 août 1832.

Par suite des malheurs qu'occasionne le fléau destructeur du choléra-morbus, le sieur Vannerom, boucher en la ville de Hal, vient de faire un don gratuit de 100 livres de viande fraîche, en faveur des plus nécessiteux de la même ville. Cet acte philanthropique, tout en méritant d'être porté à la connaissance de ses concitoyens, prouve en même temps que cet estimable citoyen aime à satisfaire aux premiers devoirs de la nature et de l'humanité. P. J. PHILIPPE, administrateur de bienfaisance de Hal.

NAMUR, 31 août.

Les journaux de Bruxelles (voyez plus haut) annoncent comme devant avoir lieu le 30 au matin, le départ de M. le colonel Paixhans pour Namur. Il y a probablement erreur dans cette assertion, ou M. le colonel se sera arrêté en route, car il n'est point encore arrivé ici.

— Un arrêté royal, en date du 25 de ce mois, ordonne, à l'égard de la province de Namur et de la partie de la province de Hainaut, située sur la rive droite de la Sambre, la levée des mesures sanitaires, prescrites par les arrêtés des 5 et 5 avril, 1^{er} mai et 16 juin derniers.

— On lit dans le *Journal des Flandres*, du 29 :

La nouvelle lune a procuré aux Hollandais les moyens d'augmenter de nouveau l'inondation des eaux salées au Capitalein-Dam dans la journée du 26.

C'est ainsi qu'ils continuent à violer ouvertement et impunément les stipulations du protocole n° 38.

Notre gouvernement, qu'a-t-il fait pour faire cesser les inondations et pour faire remettre les choses dans leur état primitif? Rien.

— On s'occupe activement à Ypres, Tournay et Bruxelles, de l'organisation de trois nouvelles batteries de 8 pièces de canon, ce qui porte à 18 batteries et demie le matériel de notre artillerie de campagne. (Ind.)

— On lit dans le *Temps* :

La conférence, la diète et les cabinets délibèrent, c'est un échange perpétuel de courriers et de notes diplomatiques : on dirait une partie d'échecs jouée par correspondance et qui doit se prolonger au-delà de la vie des joueurs.

— Des miliciens destinés pour les bataillons de réserve des divers régiments, traversent continuellement la ville de Gand.

— La comtesse de la Rochefoucauld, assez connue en Belgique, habite en ce moment le comté de Colombia (États-Unis), où elle partage sa fortune avec les pauvres.

— On lit dans l'*Algemeen Handelsblad* du 29, sous le titre de *Correspondance de La Haye* :

Aujourd'hui 27, il a été tenu conseil du cabinet extraordinaire.

Quoique jusqu'ici la Conférence n'ait point pris de décision au sujet de la question belge, on prétend cependant qu'elle met tout en œuvre pour engager le gouvernement belge, qui fait des objections contre les dispositions relatives à la navigation des rivières et des eaux intérieures, à accepter les dernières propositions.

Hier est arrivé en cette résidence le comte Mortimer de Maltza, ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire du roi de Prusse, auprès de notre cour, en remplacement du comte Waldburg Truchsess, qui part d'ici demain pour la Sardaigne.

RÉCEPTION DE LORD DURHAM PAR L'EMPEREUR NICOLAS.

(Suite et fin.)

« L'empereur a laissé en cadeau à l'équipage de notre vaisseau 1,000 ducats, ce qui fait à peu près 500 livres sterl. Dans la soirée, nous retournâmes à St-Petersbourg. Le lendemain dimanche était le jour fixé par l'empereur pour la réception de lord Durham à Péterhoff; en conséquence, S. S. partit de Pétersbourg pour cette résidence, accompagnée de lady Durham, des deux misses Lambton, du capitaine Brown et du commandant Herringham qui tous étaient invités au dîner. L'ambassadeur eut une audience de l'empereur dans laquelle il présenta ses lettres de créance, et les dames eurent une audience particulière de l'impératrice immédiatement avant le dîner. Ces présentations furent faites par le grand-maître des cérémonies et accompagnées de toute l'étiquette usitée à la cour..

« Soixante personnes eurent l'honneur de dîner avec LL. MM.; le dîner eut lieu à quatre heures et fut suivi d'un bal et d'un souper où se trouvaient environ 150 personnes. Il y avait des lits préparés au palais pour l'ambassadeur et sa suite, mais ils préférèrent retourner à Pétersbourg, où ils ne furent de retour que lundi à 5 heures du matin; la distance est d'environ 18 milles anglais.

« Avant de prendre congé, l'empereur rappela au capitaine Brown sa promesse d'aller visiter le camp mercredi, avec ses officiers. Ce jour-là

de très-bonne heure, une grande partie d'entre nous quitta St-Petersbourg pour se rendre à Krasnoï-Selo, sorte de village militaire, à seize milles de la capitale, dans le voisinage immédiat duquel la garde impériale est campée. Il y a dans ce village plusieurs maisons appartenant à l'empereur et qui sont disposées pour y recevoir la cour. Les ambassadeurs et autres étrangers de distinction furent invités à assister à la revue.

« A notre arrivée à Krasnoï-Selo, nous trouvâmes un aide-de-camp de l'empereur qui nous conduisit dans une maison préparée pour nous recevoir. Cette maison se trouvait exactement vis-à-vis de celle occupée par l'empereur; nous y trouvâmes toutes sortes de rafraîchissemens, enfin tout ce que nous pouvions désirer. Les voitures de la cour furent envoyées pour nous conduire au camp, où nous trouvâmes des chevaux de main disposés pour notre usage.

« Quelque temps après notre arrivée au camp, l'empereur y parut, accompagné du prince Guillaume de Prusse; S. M. était suivie de tous les ministres des cours étrangères qui sont militaires, et d'un état-major extrêmement brillant et nombreux.

« Son fils, le grand-duc Alexandre, était aussi à la revue. La garde impériale qui est campée dans cet endroit se montait, d'après ce que nous avons appris, à 30,000 hommes. Ce jour-là, S. M. a passé la revue de la première division, forte de 16,000 hommes, avec 52 pièces d'artillerie. Il y eut une petite guerre et différentes évolutions que je ne saurais vous décrire. L'artillerie était admirable et servie avec toute l'habileté désirable. Je ne saurais vous exprimer les attentions extraordinaires qu'eut pour nous S. M. I. Rien ne saurait être plus flatteur pour la nation anglaise que les égards empressés d'un empereur de Russie envers les officiers d'un de ses vaisseaux, et cela en présence de tous les ambassadeurs étrangers près la cour de S. M., et devant l'élite de son armée.

« S. M. ne nous a pas perdus de vue un seul instant pendant tout le temps de la revue, et quand par un mouvement soudain des troupes nous nous trouvions mal placés, il envoyait un de ses aides-de-camp pour nous conduire dans une position plus favorable, et enfin le comte Orloff lui-même fut envoyé par l'empereur pour donner l'ordre à nos postillons de nous mener près de S. M. partout où elle se porterait. Nous la suivîmes en conséquence sur une hauteur dominant tout le camp, où elle se plaça pour voir défiler les troupes qui rentraient dans leurs quartiers. Chaque régiment marchait en carré, et elle leur adressait à tous quelques paroles bienveillantes, telles que : « Très-bien ! enfans ! » et les soldats faisaient entendre ces acclamations : « Très-bien ! merci, notre père. Nous vivrons et mourrons pour vous ! » Et ils applaudissaient.

« C'est ainsi que toute la division rentra au camp; psalmodiant une espèce de mélodie sauvage qui produisit, à nos oreilles qui n'y étaient pas habituées, un effet extraordinaire. L'empereur, se tournant alors vers le capitaine Brown, lui dit : « Capitaine, j'espère que vous êtes satisfait. Je n'ai plus rien à vous montrer pour aujourd'hui; mais donnez-moi douze heures demain, j'en demande douze heures, et je vous montrerai ma cavalerie. » Il était impossible de résister, quand même on aurait dû encourir une réprimande de l'amirauté pour le retard. Alors, s'adressant à nous, S. M. nous dit : « Messieurs, j'espère que vous avez été contents ? »

« Nous revînmes alors à notre logement où nous trouvâmes un second déjeuner, suivant l'usage russe, préparé pour nous. Dans le cours de l'après-midi, l'empereur envoya plusieurs fois un gentilhomme de sa maison pour s'informer si nous ne manquions de rien, et il nous fit dire aussi que nous étions tous attendus à dîner à la table préparée pour les ambassadeurs étrangers. En conséquence nous dînâmes à cette table. Le repas, comme on peut s'y attendre, était magnifique. L'ambassadeur français, le maréchal Mortier, présidait, placé au haut de la table, et l'ambassadeur d'Autriche au bas.

« Il pourra paraître ennuyeux que je vous dise que tout le monde s'étudiait à nous traiter avec la plus grande distinction et civilité; mais je ne dois pas omettre de citer les noms du maréchal Mortier et du baron Dornburg, ministre de Hanovre, qui furent excessivement gracieux et attentifs pour nous. Je dois aussi faire mention des civilités que nous reçûmes du prince Mentzikoff et du comte Orloff, qui regrettaient tous les deux que leur service auprès de l'empereur les empêchât de mieux exercer à notre égard cette hospitalité qu'ils étaient si enchantés de remplir envers des officiers anglais. Le comte Orloff nous dit qu'il ne pourrait jamais oublier la bienveillance et l'aimable accueil qu'il avait récemment reçus en Angleterre. « Mais, croyez-bien, ajouta-t-il, qu'il suffit ici d'être Anglais pour s'attirer le respect et l'attention, sans distinction de rang ou d'opinion. » Quant à la vérité de cette assertion, nous pouvons en rendre un ample témoignage.

« De ce camp nous reçûmes un autre message de l'impératrice, qui désirait nous avoir à un thé qu'elle donnait à huit heures à la tente impériale; après quoi nous accompagnâmes LL. MM. et toute la cour sur une position élevée, au centre du camp, où, à un signal donné par une fusée, les soldats parurent tous, dans leurs vêtements du soir, sur le devant de leurs tentes, qui s'étendaient à perte de vue. La soirée était superbe, et le silence le plus profond régnait dans tout le camp. L'empereur descendit de sa voiture la tête découverte, et le prêtre, se tenant debout, offrit à Dieu la prière du soir, à laquelle s'unirent des milliers d'assistans.

« Le jour suivant, dans la matinée, nous étions encore sur l'emplacement des manœuvres, et S. M. vint, accompagnée comme la veille, et passa en revue environ 12,000 hommes de sa cavalerie. Ce spectacle était encore plus beau que celui de la veille, et il m'est également impossible de le décrire. L'empereur commandait lui-même et ordonnait toutes les manœuvres, de manière à prouver qu'il était parfaitement dans son élément. Il dit à M. Brown : « Capitaine, j'en puis pas faire manœuvrer un vaisseau comme vous; mais, quant à ces exercices-là, je m'y connais. »

On fit exécuter à quelques Circassiens et à quelques cosaques leurs exercices particuliers qui sont très-curieux. Ces Circassiens sont, à ce que je crois, un corps de la garde du jeune grand-duc; leur aspect est très-remarquable, car ils portent une armure d'acier. Leur adresse à atteindre un but, lorsque leurs chevaux sont lancés au grand galop, est vraiment surprenante.

« S. M. nous traita ce jour-là avec la même distinction que la veille; après la revue, elle embrassa le capitaine Brown, et lui dit :

« Capitaine, je suis bien aise d'avoir fait votre connaissance; que Dieu vous conserve! Lorsque vous verrez votre roi, assurez-le de ma plus haute considération, et dites-lui que je prie pour lui chaque soir. »

« Ensuite, s'approchant de nous, il nous dit :

« Messieurs, je vois avec plaisir que cette revue vous a amusés. Je serai toujours fort content de vous revoir : Adieu. »

« L'impératrice elle-même tendit la main au capitaine Brown en lui disant :

« Capitaine, je serai bien aise de vous revoir. »

« Ensuite nous retournâmes à Krasnoï, où nous nous dirigâmes avec les ambassadeurs étrangers. Puis nous nous remîmes en route pour St-Petersbourg, où nous fûmes encore splendidement traités par notre ambassadeur, lord Durham, et le lendemain matin, étant retournés à bord du *Talavera*, nous mîmes à la voile pour revenir dans notre pays, regrettant extrêmement que notre visite en Russie ait été aussi courte. »

VARIÉTÉ.

LES VOLEURS EN ESPAGNE.

Me voici de retour à Madrid, après avoir parcouru pendant plusieurs mois, et dans tous les sens, l'Andalousie, cette terre classique des voleurs, sans en rencontrer un seul. J'en suis presque honteux. Je m'étais arrangé pour une attaque de voleurs, non pas pour me défendre, mais pour causer avec eux et les questionner bien poliment sur leur genre de vie. En regardant mon habit usé aux coudes et mon mince bagage, je regrette d'avoir manqué ces messieurs. Le plaisir de les voir n'était pas payé trop cher par la perte d'un léger porte-manteau.

Mais si je n'ai pas vu de voleurs, en revanche, je n'ai pas entendu parler d'autre chose. Les postillons, les aubergistes vous racontent des histoires lamentables de voyageurs assassinés, de femmes enlevées, à chaque halte que l'on fait pour changer de mules. L'événement qu'on raconte s'est toujours passé la veille et sur la partie de la route que vous allez parcourir. Le voyageur qui ne connaît point encore l'Espagne, et qui n'a point eu le temps d'acquiescer la sublime insouciance castillanne, la *flema castellana*, quelque incrédule qu'il soit d'ailleurs, ne laisse pas de recevoir une certaine impression de tous ces récits. Le jour tombe et avec beaucoup plus de rapidité que dans nos climats du nord; ici le crépuscule ne dure qu'un moment; survient alors, surtout dans les voisinages des montagnes, un vent qui serait sans doute chaud à Paris, mais qui, par la comparaison que l'on en fait avec la chaleur du jour, vous paraît froid et désagréable. Pendant que vous vous enveloppez dans votre manteau, que vous enfoncez sur vos yeux votre bonnet de voyage, vous remarquez que les hommes de votre escorte (*escopeteros*) jettent l'amorce de leurs fusils sans la renouveler. Étonné de cette singulière manœuvre, vous en demandez la raison, et les braves qui vous accompagnent répondent du haut de l'impériale où ils sont perchés, qu'ils ont bien tout le courage possible, mais qu'ils ne peuvent pas résister seuls à toute une bande de voleurs : « Si l'on est attaqué, nous n'aurons de quartier qu'en prouvant que nous n'avons jamais eu l'intention de nous défendre. »

Alors à quoi bon s'embarasser de ces hommes et de leurs inutiles fusils? — Oh! ils sont excellents contre les *Rateros*, c'est-à-dire les amateurs brigands qui détournent les voyageurs quand l'occasion se présente. On ne les rencontre jamais qu'au nombre de deux ou trois.

Le voyageur se repent alors d'avoir pris tant d'argent sur lui. Il regarde l'heure à sa montre de Bréguet qu'il croit consulter pour la dernière fois. Il serait bien heureux de la savoir tranquillement pendue à sa cheminée de Paris. Il demande au *mayoral* (conducteur) si les voleurs prennent les habits des voyageurs.

— Quelquefois, monsieur. Le mois passé la diligence de Séville a été arrêtée à une lieue de la Carlota, et tous les voyageurs sont entrés à Ecija comme des petits anges.

— Des petits anges! que voulez-vous dire?

— Je veux dire que les bandits leur avaient pris tous leurs habits, et ne leur avaient pas même laissé la chemise.

— Diable! s'écrie le voyageur en boutonnant sa redingotte. La nuit est tout à fait venue, mais heureusement la lune se lève brillante sur un ciel sans nuages. On commence à découvrir de loin l'entrée d'une gorge affreuse qui n'a pas moins d'une demi-lieue de longueur. « *Mayoral*, est-ce là l'endroit où l'on a déjà arrêté la diligence? »

— Oui, monsieur, et tué un voyageur. Postillon, poursuit le *mayoral*, ne fais pas claquer ton fouet, de peur de les avertir.

— Qui? demande le voyageur.

— Les voleurs, répond le *mayoral*.

— Diable! s'écrie le voyageur. *Mayoral*, regardez donc là-bas; au tournant de la route... ne sont-ce pas des hommes? Ils se cachent dans l'ombre de ce grand rocher.

— Oui, un, deux, trois, six hommes à cheval!

— En voici un qui tient un grand bâton, peut-être un fusil!

— C'est un fusil.

— Croyez-vous que ce soient de bonnes gens (*buena gente*)?

— Qui sait! répond le *mayoral* en haussant les épaules et abaissant les coins de sa bouche.

La voiture va comme le vent : huit mules vigoureuses au grand trot.

Les cavaliers s'arrêtent; ils se forment sur une ligne... C'est pour barrer le passage. Non, ils s'ouvrent. Trois prennent à gauche, trois à droite de la route... C'est qu'ils veulent entourer la voiture de tous les côtés.

« Postillon! arrêtez vos mules, si ces gens-là vous le commandent. N'allez pas vous attirer une volée de coups de fusil!

— Soyez tranquille, monsieur; j'y suis plus intéressé que vous. »

Enfin l'on est si près, que déjà l'on distingue les grands chapeaux, les selles turques et les guêtres de cuir blanc des six cavaliers. Si l'on pouvait voir leurs traits, quels yeux, quelles barbes, quelles cicatrices on apercevrait! Il n'y a plus de doute: ce sont des voleurs, car ils ont tous des fusils.

Le premier voleur tonche le bord de son grand chapeau, et dit d'un ton de voix grave et doux: *Vayan Vds. con Dios! Allez avec Dieu!* C'est le salut que les voyageurs échangent sur la route. *Vayan Vds. con Dios!* disent à leur tour les autres cavaliers, s'écartant poliment pour que la voiture passe, car ce sont d'honnêtes fermiers attardés au marché d'Ecija qui retournent dans leur village et qui voyagent en troupe et armés, par suite de la grande préoccupation des voleurs dont j'ai déjà parlé.

Après quelques rencontres de cette espèce, on arrive promptement à ne plus croire du tout aux voleurs. On s'accoutume si bien à la mine un peu sauvage des paysans, que des brigands véritables ne vous paraissent plus que d'honnêtes laboureurs qui n'ont pas fait leur barbe depuis longtemps. J'ai fait connaissance à Grenade avec un jeune Anglais qui, pour avoir long-temps parcouru sans accident les plus mauvais chemins de l'Espagne, en était venu à nier opiniâtrement l'existence des voleurs. Un jour il est arrêté par deux hommes de mauvaise mine, armés de fusils. Il s'imagina aussitôt que c'étaient des paysans en gaité qui voulaient s'amuser à lui faire peur. A toutes leurs injonctions de donner de l'argent, il répondait en riant et en disant qu'il n'était pas leur dupe. Il fallut, pour le tirer d'erreur, qu'un des véritables bandits lui donnât sur la tête un coup de crosse dont il montrait encore la cicatrice trois mois après.

Excepté quelques cas fort rares, les brigands espagnols ne maltraitent jamais les voyageurs: souvent ils se contentent de leur enlever l'argent qu'ils ont sur eux, sans ouvrir leurs malles, ou même sans les fouiller. Pourtant il ne faut pas s'y fier. Un jeune élégant de Madrid se rendait à Cadix avec deux douzaines de belles chemises, qu'il avait fait venir de Londres. Les brigands l'arrêtèrent; auprès de la Caroline, et, après lui avoir pris toutes les onces qu'il avait dans sa bourse, sans compter les bagues, chaînes, souvenirs amoureux, qu'un homme aussi répandu ne pouvait manquer d'avoir, le chef des voleurs lui fit remarquer poliment que le linge de sa bande, obligée qu'elle était d'éviter les endroits habités, avait grand besoin de blanchissage; les chemises sont déployées, admirées, et le capitaine disant comme Hali du Sicilien: *entre cavaliers, telle liberté est permise*, en mit quelques-unes dans son bissac, puis ôta les noires guenilles qu'il portait depuis six semaines au moins et se couvrit avec joie de la plus belle batiste de son prisonnier. Chaque voleur en fit autant, en sorte que l'infortuné voyageur se trouva, en un instant, dépouillé de toute sa garde-robe, et en possession d'un tas de chiffons qu'il n'aurait pas osé toucher du bout de sa canne. Encore fallait-il endurer les plaisanteries des brigands.

Le capitaine avec ce sérieux gougenard, que les Andalous affectent si bien, lui dit, en le congédiant, qu'il n'oublierait jamais le service qu'il venait de recevoir; qu'il s'empresserait de lui rendre les chemises qu'il avait bien voulu lui prêter, et qu'il reprendrait les siennes aussitôt qu'il aurait l'honneur de le revoir. « Surtout, ajouta-t-il, n'oubliez pas de faire blanchir les chemises de ces messieurs. Nous les reprendrons à votre retour à Madrid. » Le propriétaire des chemises, qui racontait sa mésaventure, m'avouait qu'il avait plutôt pardonné aux voleurs l'enlèvement de son linge que de leurs méchantes plaisanteries.

A différentes époques, le gouvernement espagnol s'est occupé sérieusement de purger les grandes routes, des voleurs qui, depuis un temps immémorial, sont en possession de les parcourir. Ses efforts n'ont jamais pu avoir de résultat décisif. Une bande a été détruite, mais une autre s'est formée aussitôt. Quelquefois un capitaine-général est parvenu à force de soins, à chasser tous les voleurs de son gouvernement, mais alors les provinces voisines en ont regorgé.

La nature du pays hérissé de montagnes, sans routes frayées, rend bien difficile l'entière destruction des voleurs. En Espagne comme dans la Vendée, il y a un grand nombre de métairies isolées (*Aldeas*), éloignées de plusieurs milles de tout endroit habité. En garnissant toutes ces métairies, tous ces petits hameaux, on obligerait promptement les voleurs à se livrer à la justice, sous peine de mourir de faim. Mais où trouver assez d'argent, assez de soldats?

Les propriétaires des *Aldeas* sont intéressés, on le sent, à conserver de bons rapports avec les brigands, dont la vengeance est redoutable. D'un autre côté les voleurs, qui comptent sur eux pour leur subsistance, les ménagent, leur paient bien les objets dont ils ont besoin, et quelquefois même les associent au partage du butin. Il faut encore ajouter que la profession de voleur n'est point regardée généralement comme déshonorante. Voler sur les grandes routes, aux yeux de bien des gens, c'est faire de l'opposition, c'est protester contre les lois tyranniques. Or, l'homme qui n'ayant qu'un fusil se sent assez de hardiesse pour jeter le défi à un gouvernement, c'est un héros que les hommes respectent et que les femmes admirent. Il est glorieux, certes, de pouvoir s'écrier comme dans la vieille romance:

A todos los desafios,
Pues à nadie tengo miedo (1)!

Un voleur commence en général par être contrebandier. Son commerce est troublé par les employés de la douane. — C'est une injustice

criante pour les neuf dixièmes de la population, que l'on tourmente un galant homme qui vend à bon compte de meilleurs cigares que ceux du roi, qui apporte aux femmes des soieries, des marchandises anglaises et tout le commerce de dix lieues à la ronde. Qu'un douanier vienne à tuer ou à prendre son cheval, voilà le contrebandier ruiné; il a d'ailleurs une vengeance à exercer: il se fait voleur. — On demande ce qu'est devenu un beau garçon, qu'on a remarqué quelques mois auparavant, et qui était le coq de son village? « Hélas! répond une femme, on l'a obligé de se jeter dans la montagne. Ce n'est pas sa faute, pauvre garçon! il était si doux, Dieu le protège! » Les bonnes âmes rendent le gouvernement responsable de tous les désordres commis par les voleurs. C'est lui, dit-on, qui pousse à bout les pauvres gens qui ne demandent qu'à rester tranquilles et à vivre de leur métier. (La fin à demain.)

COMMERCE.

PRIX DES HUILES A BRUXELLES, 29 août.

Huile de colza présente, fl. 51 1/4; dito, nouv. claire, 00; dito, non claire, 00 0/10; dito, sept., 51 0/10; dito, oct., 00 0/10; dito, oct. et déc., 50 3/4.
Huile de lin présente, 49 3/4; dito, sept. et déc., 00.
Graine de colza nouvelle, de fl. 5 10 à 5 18.
Ce qui précède est en argent de Brabant.

BOURSES.

ANVERS, 29 août.

| | | | | |
|------------------------------------|----------------|----------------------------|--------|---|
| Emprunt de 12 millions | 99 | Emprunt romain | 79 | P |
| » de 10 millions | 99 1/4 A | Lots | 379 | P |
| » Rotschild | 75 3/8 à 1/4 A | Napolitains | 76 1/8 | P |
| Autriche métalliques | 88 5/8 A | Guebhard | 79 1/2 | |
| Lots de Pologne | 98 1/2 | Rente perp. espag. à Paris | | |
| Rentes remb. (<i>los-renten</i>) | 88 | » » à Amsterdam | 51 1/8 | |

PARIS, 28 août.

Rentes 5 p. cent au comptant, jouissance du 22 mars 1830, 98 fr. 85 c. — 4 1/2 pour cent, jouissance du 22 sept. 00 00. — 4 p. cent, 82 75. — 3 p. cent, jouissance du 22 juin 1830, 69 00. — Act. de la banque, 1655 00. — Certific. Falconnet, 81 90. — Cortès d'Espagne, 12 0/10. — Emprunt royal d'Espagne 1830, 78 1/4. — Rente perpétuelle d'Espagne, 56 3/4. — Emprunt d'Haïti, 200 00. — Emprunt belge, 76 3/4. — Emprunt romain, 80 1/4.

AMSTERDAM, 28 août.

Dette active 43 13/16. Billets de change 17 0/10. Synd. d'amortissement 73 7/8. Rente perp. d'Amsterdam 51 5/16. Métalliques 84 7/8.

LONDRES, 28 août.

Consolidés, 83 7/8.

VIENNE, 21 août.

Métalliques. — 87 15/16. Act. de la banque 1146.

MARCHÉ DE NAMUR, du 30 août.

| | |
|--------------------------|---------|
| Froment, la rasière | 9 99 33 |
| Seigle, <i>idem.</i> | 5 71 25 |
| Avoine, <i>idem.</i> | 2 75 62 |
| Pommes de terre. | 1 54 28 |
| Beurre (liv. des P.-B.). | 0 72 86 |

ANNONCES

1876. Plusieurs capitaux importants et autres, à placer sur bonne hypothèque, ou billets.

S'adresser à D. Chantraine, agent d'affaires et de compagnie d'assurances, à son domicile, rue du Chenil, N° 141, à Namur.

1852. Emprunt de 10 et de 12 millions.

Le notaire Delvigne achète et vend les obligations des emprunts de 10 et 12 millions.

1849. A VENDRE DE LA MAIN A LA MAIN,

La ferme dite du Try, avec 100 bonniers de terres et prairies y compris 14 bonniers de bois, située à Franc-Waret.

L'acquéreur aura toutes les facilités désirables pour le paiement du prix. S'adresser, pour connaître les prix et conditions de cette vente, au notaire Delvigne.

1847. Très belle propriété située au lieu de Salzinne, commune de Namur, à vendre de la main à la main.

Cette propriété ayant fait ci-devant partie de l'abbaye de Salzinne, est composée de plusieurs beaux et grands bâtimens en très-bon état. Le terrain qui en dépend avec jardin et prairie, contient un bonnier et demi, joignant en partie la Sambre.

S'adresser au notaire Delvigne, pour connaître les prix et conditions de cette vente.

1838. A vendre de la main à la main,

Une belle saline avec maison, écuries, remise et un jardin de trois quarts de bonnier y attenant, située à Jambes, placée très-avantageusement entre les routes de Liège et de Luxembourg.

L'acquéreur entrera en jouissance de suite, et il aura toutes les facilités désirables pour le paiement du prix.

S'adresser au notaire Delvigne, pour connaître les prix et conditions de cette vente.

IMPRIMERIE DE H. LOUVET, MARCHÉ AUX HERBES.

(1) Je défie tout le monde, et je n'ai peur de personne.